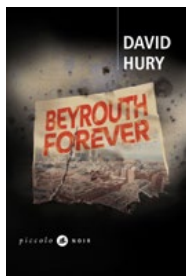


DAVID
HURY



piccolo  NOIR



Septembre 2023. L'été s'achève, Beyrouth suffoque et attend les premières pluies. Marwan Khalil, lui, attend la retraite, après trente ans de service et de magouilles à la brigade criminelle d'Adlieh. Lorsqu'une femme est retrouvée morte et que sa hiérarchie le presse de classer l'affaire, l'inspecteur sent que quelque chose ne tourne pas rond. La victime, une universitaire de renom, travaillait sur un ambitieux manuel scolaire de l'Histoire du Liban. Manuel qui semble déranger le puissant Hezbollah et dont l'unique exemplaire disparaît des pièces à conviction. Pour sa dernière enquête, Marwan refuse de jouer le jeu de la dissimulation auquel il n'a que trop participé. L'ancien milicien chrétien et sa jeune adjointe chiite, Ibtissam, devront batailler pour faire éclater la vérité dans ce pays qui refuse de faire face à son Histoire.

DAVID HURY vit à Paris. Il a travaillé 18 ans comme journaliste et photoreporter au Liban, pays avec lequel il a gardé des liens très étroits. Avec *Beyrouth Forever* et *Beyrouth Paradise*, il dépeint le Liban d'aujourd'hui à travers des enquêtes policières.

« Un subtil dosage entre enquête et portrait culturel. » *Télérama*
« David Hury a su relever le défi. *Beyrouth Forever* est une déclaration d'amour autant qu'une charge contre ce pays. »
Libération

David Hury

Beyrouth Forever

LIANA LEVI  *piccolo*

La plupart des événements mentionnés dans le roman s'appuient sur des faits d'actualité réels.

À Freddy, Ghadi, Melkan... et les autres

1

Asticots

Lundi 18 septembre, 9h 16

La foule grouille tout autour de lui, mais il ne l'entend plus. Les gens se bousculent, excédés de s'agglutiner depuis plus d'une heure devant les grilles de la police judiciaire à Adlieh. Des papiers froissés à la main, qu'ils espèrent suffisants. Des mots aigres à la bouche, en guise de ras-le-bol à cause de cette interminable attente. La file indienne qui n'avance pas, avec le portique de sécurité en ligne de mire, n'arrange rien. Il y a là les pressés qui viennent déposer plainte, les craintifs qui répondent à une convocation en ayant peur de ne jamais ressortir du bâtiment. En doublant tout ce petit monde, l'inspecteur Marwan Khalil fait semblant de ne rien voir. De ne pas les voir. Comme tous les matins.

Trente ans de cette routine l'ont rendu indifférent aux histoires toujours identiques de pauvres bougres toujours persuadés qu'elles sont uniques. Dans le couloir d'accès du rez-de-chaussée, la peinture terne et écaillée annonce la couleur. L'immeuble est austère, l'atmosphère délétère. Le soleil n'est levé que depuis trois heures, mais l'air est déjà moite et salé. Et les

auréoles sous les bras déjà sombres et diffuses. Juste avant de passer sous le détecteur de métaux, l'odeur de cette populace devient insoutenable. Marwan fait de son mieux pour ne pas respirer. Il presse le pas. Il esquisse un signe de la main aux trois plantons, treillis gris souris et boots dépareillées, et passe sous le portique qui se met à siffler. Le Beretta rivé à sa hanche droite fait toujours le même effet. Au moins, cette machine fonctionne, elle.

Dans le hall principal, le sol est crasseux. Et l'ascenseur de service toujours condamné. Pourquoi y aurait-il eu un miracle pendant la nuit, hein ? La même pancarte aux coins écornés pendouille depuis des lustres en plein milieu de la porte coulissante. *Hors service*. Marwan la regarde avec un pincement au cœur, et un autre au genou. Monter et descendre les étages est à chaque fois une petite torture. Une balle de 7,62 mm est venue lui lécher la rotule par une belle après-midi de juin 1988, et lui a laissé une saloperie de mauvais souvenir. Putain de guerre des milices. Putain de cartilages en moins surtout.

Marwan se résigne et claudique jusqu'à l'escalier. Ce matin encore, il grimpera les six volées de marches jusqu'au vaste bureau de la brigade criminelle au 3^e étage. Il masquera une grimace de douleur à chaque palier et attendra que ça passe. Puis il croisera des têtes qu'il n'a plus envie de voir. Surtout celles de certains collègues qu'il déteste et qui le lui rendent bien. Il s'assiéra à son bureau et attendra que son vieux PC daigne s'allumer. Mais bon. Tout ça, c'est bientôt fini. La retraite est pour fin décembre.

Marwan Khalil, deuxième du nom, ou quarantième, il n'en sait rien à vrai dire. Son père n'avait pas fait

preuve d'originalité en baptisant son premier enfant du prénom de son propre père, un beau matin de juin 1963. La transmission des prénoms et les traditions patriarcales avaient la vie dure chez les Khalil. Alors quand sa femme à lui était tombée enceinte, Marwan s'était dit qu'il mettrait un terme à ce cycle infernal. Il était sûr d'avoir un fils, une diseuse de bonne aventure l'avait lu dans les cartes quelques années auparavant. Il avait donc choisi. Il appellerait son rejeton Tarek. Comme un doigt d'honneur à son père et aux générations passées. Mais à la maternité, un appendice de chair et de peau avait manqué entre les jambes du bébé que le médecin avait extirpé des entrailles de sa femme. Une fille. Lui, Marwan Khalil avait été gratifié d'une fille ! Non mais sans blague ! En fin d'après-midi, une sage-femme l'avait invité à lui donner son premier bain. Et sans s'y attendre, les mains aussi savonneuses qu'hésitantes, Marwan en était tombé raide dingue. À son réveil, à demi consciente, la jeune maman avait soupiré le prénom « Maha ». Maha Khalil, ça sonnait bien. Mais vingt ans plus tard, sa fille n'était plus dans sa vie. Elle était partie. Loin du Liban. Loin de Beyrouth. Pour toujours.

Quatre minutes plus tard, Marwan pose enfin le pied sur le palier du 3^e étage. Il fait partie des meubles ici, tout comme son supérieur direct, le commissaire Jamil Chakar, que tout le monde surnomme « Chivas » à cause de son penchant légendaire pour la délicieuse orge écossaise. Chivas et Marwan se connaissent depuis toujours. L'inspecteur soupire un grand coup avant de pousser la porte à double battant, ouvrant sur la grande

salle de la brigade criminelle. Il n'a vraiment pas envie d'être là ce matin. Il va devoir assurer le service après-vente de l'enquête qu'il vient de boucler la veille au soir. Il a passé tout le week-end dessus. Les huit dernières semaines de sa vie, même. Le genre d'enquête qu'il aurait préféré ne jamais voir aboutir. Mais « ceux d'en haut » ne lui avaient pas laissé le choix. Il espère surtout que cette affaire de merde sera la dernière de sa carrière. La main sur l'un des battants de la porte, Marwan regarde la pointe de la semelle de sa chaussure droite qui commence à se décoller. L'achat d'une nouvelle paire de souliers n'est pas au programme. Portefeuille vide oblige. Ça attendra.

La porte gémit, Marwan se glisse entre les deux battants, en espérant ne pas se faire remarquer. Il a mal dormi, n'a pas envie de salamalecs. Juste d'un café bien serré et qu'on lui foute la paix. Il entre et ne fait pas trois pas. Tous les membres de la brigade sont là, ou presque. Au garde-à-vous, au centre de l'*open space*. D'un coup, le troupeau se met à l'applaudir. Tout sourire dehors, la bedaine en avant bien saucissonnée dans un polo XL étriqué, le commissaire Chakar sort de son bureau comme s'il attendait son arrivée. Les deux hommes se ressembleraient presque. Même âge à peu de choses près, même tignasse grisâtre, même barbe de trois jours. Mais trente kilos d'écart. Voire quarante. Ces vingt dernières années, Chivas a bien profité, comme le font ces nourrissons potelés que les mères continuent de gaver de peur qu'ils ne manquent.

– Gloire à notre héros! lance le commissaire, les lèvres dégoulinant de joie, devant son équipe qui continue d'applaudir de bon cœur. Votre attention tout le monde! Inspecteur Khalil, je vous adresse

officiellement les félicitations de toute la hiérarchie. Bravo! Vous avez fait du bon boulot. Prenez-en de la graine, vous autres! Des flics comme ça, on n'en fait plus!

Trois jours plus tôt, Marwan venait donc de mettre un point final à l'affaire qui avait fait la une des journaux plusieurs semaines d'affilée. Vendredi aux aurores, il avait donné le feu vert à l'arrestation des trois cervelles qui se cachaient derrière la bande dite des «Lebanese Avengers» comme l'avaient estampillée les réseaux sociaux, le hashtag faisant foi. Trois femmes, de la haute. Entre 40 et 55 ans. Trois cocues qui en avaient marre de l'être et qui s'étaient dit que *khalass*¹, l'impunité des maris volages ne pouvait plus durer.

Fin juillet, Marwan avait monté son équipe pour son dernier coup d'éclat avant la retraite: le ministre de l'Intérieur en avait fait une affaire personnelle, il fallait les mettre hors course. Le grand manitou lui avait donné carte blanche. En personne, les yeux dans les yeux, dans son bureau du ministère à Hamra. Ces quatre dernières semaines, l'inspecteur Khalil n'avait pas pris une seule journée de congé afin d'apporter leurs têtes sur un plateau au ministre. Mais ce lundi matin, les oreilles crépitant sous les applaudissements de l'équipe, Marwan se sent sale. Minable. La croisade de ces femmes était magnifique: exposer les frasques des notables libanais se croyant au-dessus des lois et des convenances, afin d'obtenir de meilleurs jugements de divorce devant les tribunaux religieux. Une idée aussi digne que brillante. Les justicières réclamaient autre chose, une misérable avancée pour les droits

1. Ça suffit, terminé.

des femmes: que les conditions de l'adultère dans la loi soient les mêmes pour les femmes que pour les hommes. Contrairement à leurs femelles, les mâles libanais ne pouvaient répondre du délit d'adultère que si celui-ci était commis dans le lit conjugal. La loi était bien faite, les maris pouvaient donc s'envoyer en l'air où bon leur chantait. Sauf chez bobonne. Là-dessus, Marwan ne se faisait guère d'illusions. Le Parlement – où les femmes se font rares – ne voterait jamais un texte pareil. Faut pas déconner tout de même.

Vendredi donc, les trois femmes ont été arrêtées simultanément. Au saut du lit. Une à Beyrouth, une autre à Naccache, sur les hauteurs d'Antélias, et la troisième dans un chalet de la station de montagne de Faqra qui sert de baisodrome à toute la bourgeoisie beyrouthine, été comme hiver. Depuis, les trois justicières dorment à l'ombre, au sous-sol de la caserne près du Lycée français. Leurs avocats vont avoir du boulot, les pauvres: l'une de leurs victimes – un ex-trafiquant d'armes reconverti en magnat de l'immobilier pour blanchir son fric – est morte alors qu'elles étaient en train de la filmer en pleine séance d'aveux. Elles n'avaient pas montré une once de pitié devant les larmes de ce crocodile libidineux qui s'envoyait régulièrement en l'air avec des prostituées pas encore majeures. Et avec sa maîtresse officielle qui était, elle aussi, cocue par la même occasion. Les Lebanese Avengers l'avaient gentiment kidnappé un jour de juillet, ligoté à une chaise face caméra. Elles n'y étaient pas allées de main morte, elles avaient des preuves accablantes de ses coucherries à répétition et menaçaient de tout divulguer: tout ce qu'elles voulaient avant de le libérer, c'était des aveux bien détaillés afin que sa femme puisse boucler

son dossier de divorce dans les meilleures conditions. Les Avengers sauce *tehiné*¹ ne faisaient pas ça pour l'argent, elles ne demandaient rien à leurs « clientes ». Tout ce qu'elles voulaient, c'était rétablir la balance de l'honneur et de la justice. Et mettre fin à l'impunité des salauds. Jusqu'au coup de pression de trop, jusqu'à l'infarctus du myocarde de Monsieur AK-47. Problème. C'était un copain intime de deux anciens présidents de la République. Autant dire que le ministre de l'Intérieur n'avait pas eu d'autre choix que d'exiger que la brigade criminelle fasse des miracles. Le mois dernier, la direction générale du ministère venait déjà de passer pour une bande de guignolos avec l'impérieuse interdiction du film *Barbie*, ce brûlot subversif rose bonbon susceptible de faire vaciller les fondements de la société libanaise tout entière. Elle ne pouvait donc pas se permettre une nouvelle déconvenue publique.

Marwan avait été convoqué par le ministre, sa réputation de fin limier l'avait propulsé sur le devant de la scène. Il s'y était alors collé, carrément à contrecœur, et avait réussi à identifier les suspects et à les localiser. Pour une fois que les intouchables y laissaient des plumes, ça le défrisait d'avoir dû obéir à ces ordres. Marwan, il aimait bien ce collectif de redresseuses de torts un peu particulières. Elles avaient du cran. Leur arrestation était d'autant plus cruelle. Il y a tellement d'enfoirés dans les rues qui auraient mérité de finir derrière les barreaux. Bien plus qu'elles.

Dans toute cette affaire, ce qui a surtout chiffonné l'inspecteur, c'est que son nom se soit retrouvé à la une des journaux. Marwan déteste cette notoriété

1. Huile de graines de sésame.

nouvelle. Alors oui, dans son quartier de Mar Mikhaël, tout le monde le connaît déjà. Depuis toujours. Il a des ardoises dans toutes les boutiques du coin. Mais là, ça déborde de ses frontières géographiques. On le reconnaît dans la rue, bien au-delà de son habitat naturel. Ça le dérange, Marwan. Il ne s'y fait pas. Hier, alors qu'il faisait le plein de son Alfetta chérie, une GTV6 2.5 litres modèle 1983, un gamin d'une vingtaine d'années lui a craché un reproche au visage. Marwan ne lui en a même pas voulu. Il aurait probablement fait la même chose à sa place. Avec les révélations croustillantes qui s'étaient étalées dans les journaux pendant des semaines, le public avait pris fait et cause pour les Lebanese Avengers. Forcément. David contre Goliath, la recette marchera toujours.

Chivas rengaine ses énormes paluches dans les poches de son pantalon en toile et s'avance vers lui. Marwan connaît tout du mètre quatre-vingt-cinq de son commissaire. Les cicatrices de sa peau comme les failles de son âme. Attends, 2023... songe Marwan, cela fait presque quarante ans que les deux hommes se connaissent. Ça remonte au début de l'été 1984, le jour de l'incroyable finale entre Lendl et McEnroe, au tournoi de tennis de Roland-Garros. Ils s'étaient rencontrés par hasard au Why Not, l'un des pubs à la mode de Broummana, devant un poste de télévision qui diffusait le match en direct. Ce dimanche-là, ils avaient trinqué pour la première fois ensemble quand le grand Tchécoslovaque allait rendre les armes avant de remonter inexorablement au score et de gagner en cinq sets. Une vraie leçon de vie, ce match. Rien n'est jamais fini,

tout est toujours possible même quand la défaite vous tient par le bout de la barbichette. Eux aussi, dans ce cas, pouvaient encore gagner leur guerre qui semblait perdue d'avance.

Le lendemain de la finale, les bombardements avaient été particulièrement intenses sur la capitale, une avalanche d'obus s'était abattue à l'est comme à l'ouest, alors que le Premier ministre Rachid Karamé tentait d'obtenir les pleins pouvoirs au Parlement. Ce même Karamé qui explosera en plein vol dans son hélicoptère, trois ans plus tard. On assassinait comme on respirait à l'époque. À l'époque... comme aujourd'hui d'ailleurs. Marwan se souvient de ces années-là comme si c'était hier.

Juin 84. Il venait de fêter ses 21 ans, et avait finalement décroché son bac après un parcours du combattant des plus sinueux. Ses parents l'avaient inscrit dans trois lycées différents pendant la guerre. Et puis les mois passant, cette guerre avait changé de visage. Michel Aoun avait été nommé commandant en chef de l'armée libanaise. Les miliciens chiïtes du Mouvement Amal trucidèrent du Palestinien à tire-larigot dans les camps de réfugiés, rasant ce qui restait de Sabra et assiégeant Chatila et Borj el-Brajneh, dans la banlieue sud de Beyrouth. Ah, elle était belle la fraternité arabe gauchoprogressiste ! C'est plus ou moins à cette époque-là, se rappelle Marwan, que les transfuges battaient leur plein entre Amal, la toute-puissante organisation de Nabih Berri, et la jeune milice du Hezbollah dont les rangs ressemblaient davantage à une bande de clodos et de va-nu-pieds qu'aux commandos style Hollywood d'aujourd'hui. Amateurs et boutiquiers du Hezbollah ont fait leur petit bonhomme de chemin en

quarante ans. C'est un doux euphémisme. Le pays est à eux désormais. Ils contrôlent tout. Le Sud, le port, l'aéroport, le Parlement. L'air qu'on respire. Tout.

À l'époque, Jamil Chakar – que tout le monde surnommait déjà « Chivas » – roulait des mécaniques au sein de la milice chrétienne des Kataëb. Les « Phalangistes », comme disaient les journaux en se pinçant le nez. Marwan cherchait sa place dans ce monde à la dérive, et s'était enrôlé pour lui ressembler. Jeunes combattants, ils avaient été aux premières loges de l'insurrection de Samir Geagea contre son rival, Élie Hobeika, les deux hommes forts des Forces libanaises, la milice chrétienne concurrente. Depuis, Chivas et lui ne s'étaient plus quittés. Détenteurs des secrets l'un de l'autre. Des cadavres dans leurs placards respectifs, comme des moments de joie dont on ne peut plus parler, par honte ou par prudence. Parce qu'il y a aujourd'hui des choses qui ne se disent plus, des mots qui n'ont plus tout à fait le même sens. Parce que les temps ont changé, comme on dit. Mais eux savent.

Oui, presque quarante ans qu'ils se suivent. Ça a commencé sur des barrages qu'ils tenaient ensemble. Jamil Chakar, le montagnard du Chouf, les biceps et le flingue qui faisait mouche à chaque fois. Le chef. Marwan Khalil, l'indécrottable citadin, l'instinct et l'intelligence, son second. Les rôles sont restés les mêmes. Chivas est toujours un cran au-dessus. Marwan s'en accommode aujourd'hui comme hier, même si les combines de son « patron » le mettent de plus en plus mal à l'aise. Comme s'il ne pourrait plus contenir très longtemps la rage qui le brûle, comme si une conscience était en train de germer en lui. Sur le tard. Tout le contraire de Chivas. S'il le voulait, Marwan

pourrait le faire tomber en claquant des doigts. Mais quel intérêt y aurait-il ? Et puis bon. Marwan est aussi conscient de la dette qu'il a envers son ami. Jamil le sait et en a toujours joué. Dans des combats rapprochés à Hadath, en 1988, Jamil lui a sauvé la vie à défaut du genou. Et ça, c'est de la dette catégorie poids lourds.

Dans la vaste salle, les applaudissements s'estompent doucement. La parodie d'anniversaire surprise agace Marwan au plus haut point, mais il fait de son mieux pour ne pas le montrer. Il lève la main en guise de salut général et fonce à son allure d'escargot jusqu'à son bureau. La brigade retrouve son calme habituel, précaire. Il se laisse tomber dans son fauteuil et commence à masser son genou, sans prêter attention au commissaire qui approche. Chivas ralentit le pas et pose une cuisse épaisse sur le rebord de son bureau, coupant la liaison aérienne entre le ventilateur *made in China* et un drapeau libanais fait maison, planté bien en évidence près de l'écran d'ordinateur. Marwan lève le nez, son regard rebondit d'abord sur les bourrelets dessinés par le polo bleu ciel de Chivas, avant de découvrir son visage et ses joues rondes et lisses. Bizarrement lisses, comme s'il avait retrouvé ses quinze ans. C'est rare qu'il se rase, le commissaire. Il doit y avoir une nouvelle maîtresse là-dessous. Marwan, lui, connaît cette joue gauche par cœur. Peut-être même mieux que son propriétaire lui-même. Il sait y lire ce léger tressaillement musculaire – pas vraiment contrôlé – à chaque fois que Chivas s'apprête à vider un chargeur. Lui ne s'en est probablement jamais rendu compte, mais Marwan s'en est souvent amusé. Chivas est un très bon tireur, les

années et le *single malt* n'ont pas altéré ce talent. Pas plus que le tic de sa joue qui le trahira toujours.

– Arrête de faire la tête mon ami, lâche Chivas en soupirant. On dirait que t'as encore enterré père et mère ce week-end. Profite donc un peu de ce moment de gloire.

– Tu parles d'un moment de gloire... maugrée Marwan.

– Écoute, notre cher ministre va nous foutre la paix un bon moment, maintenant que cette histoire de gon-zesses est réglée. Mais ton nom, Mario, ton nom ! Il est dans tous les journaux, t'es devenu une vraie vedette !

– Je m'en serais bien passé, figure-toi.

– Allez, ne crache pas dans la soupe comme ça !

– Tirer ma révérence là-dessus, franchement, ce n'est pas ça, un moment de gloire. Elles avaient des couilles, ces bonnes femmes ! Si ça n'avait tenu qu'à moi, je les aurais laissées faire encore un bon bout de temps.

– Dis pas de bêtises, elles n'ont eu que ce qu'elles méritaient.

Le portable de Marwan pépie un petit « ding ». Un message WhatsApp. Le commissaire se redresse et caresse un mauvais pli sur son pantalon.

– Bon, je te laisse. On a fait du bon boulot. Mais n'oublie pas, tu me dois encore un rapport.

Marwan hoche la tête autant que les épaules. Ça l'agace quand Chivas dit « on » alors que la grosse baleine n'a rien foutu. L'inspecteur attrape son téléphone. Un message de Maha. Sa fille. Marwan déverrouille l'appareil et lit les quelques lignes. « Bonjour Marwan, je ne viendrai pas à Noël à Beyrouth, c'est décidé, j'ai d'autres plans. Ciao. » Il déteste que sa fille l'appelle

par son prénom. Maha a pris cette habitude il y a longtemps déjà. Depuis que du poil lui a poussé sous les bras et ailleurs. Depuis que la gamine a compris qui était vraiment son père. Un flic un peu pourri, un homme aux principes fluctuants, un père souvent absent, même quand il était là. Marwan exècre WhatsApp, il n'y a toujours que des mauvaises nouvelles sur ce machin-là. Il déteste son manque de nuances, et surtout sa panoplie d'icônes ridicules qui font des clins d'œil ou envoient des bisous. Maha ne viendra donc pas à la fin de l'année. Elle s'y prend drôlement tôt pour prévoir ça et pour le lui annoncer. C'est qu'elle ne veut pas venir du tout et qu'elle veut se sortir le sujet de la tête le plus vite possible, en conclut l'inspecteur. Ses doigts restent figés au-dessus du clavier du téléphone. Marwan ne sait pas sur quel ton lui répondre.

En éteignant l'écran de son téléphone, il se rappelle cette affaire qui avait mis le feu aux poudres, en 2019, à la *thawra* – cette « révolution » qui n'en avait finalement pas été une – quand l'État libanais avait eu la lumineuse idée de vouloir taxer les communications internationales des Libanais via Internet. Et donc les appels sur WhatsApp. La solution : coller une dîme libanaise sur ce service gratuit proposé par une entreprise américaine. Vraiment, du grand art cette trouvaille. Marwan se demande encore quel baltringue avait bien pu pondre cette idée de génie. L'annonce de cette taxe avait été la goutte d'alcool de trop, celle qui fait basculer dans l'ivresse. Les Libanais n'avaient pas apprécié la plaisanterie et étaient descendus massivement dans la rue pour dégager toute la classe politique. *Kellon yaané kellon*. « Tous, c'est-à-dire tous », scandaient les manifestants jour et nuit, en réclamant la tête de

tous les *zāïms*¹, sans exception. Même celle de Hassan Nasrallah. Impensable qu'on s'en prenne ainsi au barbu en chef de l'État dans l'État, le Hezbollah. Puis le gouvernement – poussé dans ses retranchements et à la démission – avait envoyé ses hommes-scarabées et balancé sur la foule des bombes lacrymo avariées, gentiment offertes par le gouvernement français. Quand ça ne suffisait pas à calmer les ardeurs de ces révolutionnaires en culottes courtes, les chefs de milices envoyaient une poignée de petits merdeux amateurs de ratonnades. Il ne fallait surtout pas que le système vacille sous les coups de boutoir de la rue. Si bien que la *thawra* avait accouché d'une souris. Aujourd'hui, tous les *zāïms* étaient encore aux affaires.

Marwan range son téléphone dans sa poche. Il répondra peut-être à Maha ce soir, une fois installé sur son balcon avec sa vodka, après avoir arrosé ses pots de fleurs. La bignone orange qui grimpe au mur tire vraiment la langue. Il essaiera de trouver les mots justes plus tard. Rien ne presse de toute manière. Noël, c'est dans trois mois. Mais il faudra trouver les arguments pour la faire changer d'avis. Marwan tique. Il le sait bien, ce serait un tour de force de parvenir à ce que Maha monte dans l'avion de son plein gré. Il est intelligent Marwan, mais n'a jamais été cet intellectuel sensible qu'il a toujours rêvé d'être, capable de trouver les mots qui font mouche.

C'est décidé. Marwan fera le strict minimum ce matin. Il se penche sur la droite et appuie sur le bouton

1. Chefs de clan, de milice.

on/off de l'unité centrale de son ordinateur. Il faudra bien une minute avant que l'écran affiche quoi que ce soit. Les bécanes de la brigade criminelle ne sont pas encore des antiquités, mais le temps a passé depuis qu'elles ont été installées. Alors il attend. Le regard posé sur le drapeau libanais qu'il a confectionné lui-même. Là, juste devant lui. L'illusion est presque parfaite. On dirait le drapeau autrichien. Ou peut-être celui d'une dictature sud-américaine imaginaire dans un film de Costa-Gavras. À chaque passage du ventilateur qui pique du nez malgré lui, le rectangle de tissu claque au vent puis se replie sur lui-même, cachant un bref instant le petit arbre de six centimètres de haut, planté pile au centre de la bande blanche. Les deux bandes rouges, au nord et au sud du morceau de coton, se referment sur elles-mêmes et escamotent par intermittence le cache-sexe national. Le cèdre vert tendre semble gonflé de sève et de vie. La désillusion est plus que parfaite.

Le flux d'air s'éloigne vers la droite, l'étendard retombe comme un sexe désormais incapable de se maintenir au garde-à-vous suffisamment longtemps pour être arrogant. Comme le sien. L'inspecteur Khalil continue de le fixer, visualise les veines de ce mât en bois, bouchées d'avoir trop bu et trop fumé depuis la nuit des temps. Comme lui. Il est pourtant si fier de cet enfant de coton, parfaitement calibré, au millimètre près. Douze centimètres de haut sur dix-huit de large très exactement. Il l'aime son drapeau chéri. Sans fanfreluches dorées. Marwan vomit les fanfreluches. Et le doré par-dessus tout.

Sept secondes plus tard, le ventilateur revient dans sa direction. L'air chaud soulève à nouveau le drapeau

qui reprend vie instantanément, pris d'une excitation nouvelle, et fait danser quelques feuilles de papier sur le bureau du flic avant de venir caresser son front et ses cheveux grisonnants.

Ce matin, l'air est épais et collant dans la salle commune de la brigade criminelle. Comme tous les matins depuis trois mois. Comme chaque été depuis son enfance. Marwan s'imagine ailleurs. Loin de l'atmosphère suffocante des rues de Beyrouth. Loin du troisième étage de l'immeuble de la police judiciaire que l'électricité de l'État n'alimente que trop rarement en continu. Oh, il y a bien eu la climatisation à une époque. C'était il y a une quinzaine d'années. Quand les choses n'allaient encore pas trop mal. Mais aujourd'hui, les fonctionnaires comme lui n'ont plus droit qu'à des ventilateurs importés d'Asie par containers entiers, encrassés d'avoir trop servi. Comme si le progrès et le confort étaient désormais interdits dans les bureaux des fonctionnaires de seconde zone. Pas comme celui du commandant en chef de la police judiciaire, au cinquième et dernier étage. Et dans ceux de ses deux adjoints. Des planqués, des parachutés, des inutiles. Qui digèrent leur salaire par 18 degrés Celsius en moyenne. Ces ogres repus mériteraient bien une balle dans la nuque pour aller voir à la morgue s'il y fait plus frais.

Le pire, c'est que son cerveau fonctionne à merveille. Marwan voit tout, il entend tout. Il encaisse, plus ou moins bien selon les jours. Il n'en peut plus de subir, d'être le partenaire consentant de cette valse sans fin où les huiles se régalent et dansent au son de l'orchestre pendant que le bateau coule et que lui essaie d'écoper l'eau à la petite cuillère.

L'inspecteur attrape la tasse de café posée sur son bureau par le *coffee boy* avant qu'il arrive. Il l'avale d'un trait, et sent des grains du marc de café se loger dans les interstices de ses incisives jaunies. Marwan a passé plus des deux tiers de sa vie à boire du café et à fumer. Et n'a jamais compté s'en alarmer. Cela dit, l'année dernière, il a dû se résoudre à troquer ses sempiternelles Marlboro rouges pour les Cedars malodorantes. Cedars, la marque libanaise bon marché relookée d'un nouveau packaging se voulant bêtement classieux, avait senti le filon juteux de la crise économique. La dévaluation de la livre libanaise, depuis le début de l'effondrement du pays quatre ans plus tôt, avait eu raison de sa fidélité. Le tabac américain – si tant est que les cigarettes vendues dans son *dekken*¹ ne viennent pas d'un réseau de contrebande syrien – était devenu trop cher. Au début de la dégringolade de la monnaie, Marwan avait réussi à rogner sur de nombreuses dépenses. C'était hors de question pour lui de se priver de ses clopes et de sa bouteille de Stoli quotidienne. Et puis un beau jour, il s'était fait une raison. Il s'encrasserait désormais les poumons avec ce tabac local au rabais, au goût âcre, qui ferait malgré tout l'affaire. Marwan n'avait plus fumé de Cedars depuis ses 20 ans, mais il avait fait comme tout le monde, il avait changé d'écurie. Il savait que la compagnie nationale achetait le tabac séché aux paysans avant de le cramer à l'air libre dans d'immenses feux de joie, car la majeure partie de la production du pays était impropre à la consommation. Pendant des années, l'État libanais avait ainsi trouvé un moyen de subventionner ces agriculteurs sans le sou, sans que

1. Supérieure de quartier.

cela ne se voie trop. Désormais, il fallait faire feu de tout tabac. Les Cedars étaient donc redevenues à la mode. Au Liban, être regardant était devenu un privilège que Marwan ne pouvait plus s'offrir.

L'État libanais. Rien qu'une coquille vide. Un corps gangrené qui ne respire plus vraiment. Le pays tient debout comme les zombies de Romero, avançant sans savoir d'où il vient et ni où il va. En hoquetant. En trébuchant. En tanguant. La liste des participes présents est infinie. L'État a abandonné son peuple depuis longtemps, laissant ses enfants s'étriper pour un rien. Marwan se souvient de cette engueulade avec sa propre fille, au printemps 2020. Quelques mois avant qu'elle ne prenne finalement un 737 de la Middle East Airlines pour Paris-Charles de Gaulle. En aller simple. Cette petite conne de Maha, avec ses piercings dorés et ses tatouages qui se multipliaient comme des petits pains, était une fille de son temps. Bêtement idéaliste. C'était peut-être de son âge, après tout. Marwan, lui, n'avait jamais eu le luxe de l'être, idéaliste. Ils s'étaient pris le bec sur la liste des têtes à couper pour sauver le pays – Marwan avait une indulgence coupable pour certaines d'entre elles. C'était « eux ou nous », disaient Maha et ses semblables. C'était « l'avion ou le cercueil ». Sa génération à elle n'avait qu'une idée en tête : abattre le système tout entier ou se barrer. Surtout se barrer, en fait. Sauf qu'elle n'avait les moyens ni de l'un ni de l'autre. Maha avait voulu quitter le pays l'année précédente pour commencer ses études, mais Marwan s'y était opposé. Il pensait qu'elle était trop tendre pour vivre seule en Europe loin de lui. Il avait surtout été

suffisamment aveugle pour penser qu'elle pourrait construire un avenir au Liban.

Comme leurs aînés, Maha et ses congénères étaient condamnés à croupir dans un pays qui ne leur offrait rien. Les vieux, eux, s'en accommodaient, mais les jeunes rêvaient encore d'herbe plus verte. L'électricité était aux abonnées absentes; l'eau gargouillait au robinet, dégueulasse après avoir parcouru des canalisations en cuivre qui dataient du mandat français; la sécurité se délitait, toujours plus aléatoire... L'État n'est qu'une idée que les Occidentaux proposent au monde. Comme la démocratie. Le Liban, lui, n'était plus en mesure de se battre contre ses démons. Et contre le cancer qui le ronge, ce Hezbollah de malheur avec ses armes tournées vers la Galilée tout autant que vers les voix discordantes en interne, qui avait achevé toute velléité de construction institutionnelle. Aujourd'hui, il n'est même plus question d'amputer une main ou une jambe de cet État dont les asticots se repaissent. Ça ne servirait à rien. Les métastases sont partout. Pourtant, le zombie tient encore debout. Avec Marwan accroché à son bras. Lui, le fonctionnaire doté d'une conscience professionnelle à géométrie variable.

Le ventilo continue son va-et-vient. Cheveux, front, drapeau, vide, drapeau, front, cheveux. Marwan connaît la cadence. Exactement sept secondes entre chaque cérémonie de levée des couleurs. Son drapeau, il l'a fabriqué lui-même. Meticuleusement, avec un double décimètre déniché dans les affaires d'école de sa fille. Il n'avait pas trouvé un seul drapeau libanais dans le commerce qui respecte l'article 5 de la Constitution. Où qu'il regarde, dans le bureau du patron de la police judiciaire, dans celui du ministre ou dans celui du

président de la République, pas un seul drapeau n'est foutu de respecter l'article 5 de la Constitution. C'est pourtant simple bordel, c'est écrit noir sur blanc. « *Le drapeau libanais est composé de trois bandes horizontales : deux rouges encadrant une blanche. La hauteur de la bande blanche est égale au double de chacune des bandes rouges. Au centre de la bande blanche figure un cèdre vert dont la largeur occupe le tiers de celle-ci et qui, par son sommet et par sa base, touche chacune des bandes rouges.* » Mais non, tous les représentants de l'État se pavanent devant des parodies de drapeaux. Aucun d'entre eux ne se soucie de respecter la géométrie du symbole national. Pire, chacun semble préférer son drapeau foireux, avec un cèdre aux racines marron ou aux proportions fantaisistes. Comme si chacun avait sa propre version du pays. Les sales cons. Alors, que personne ne s'avise de toucher celui de Marwan. Il montrerait les crocs.

Parce que malgré ses moignons et son haleine de chien, Marwan l'aime son zombie. Il ne quitterait le Liban pour rien au monde, même si plus rien ne fonctionne dans ce pays où seuls les nouveaux riches rotent le miel et le lait. Marwan lui a donné un genou, sa carrière, sa dignité. Sans recevoir un merci, sans un signe de la tête. Alors il fait comme les copains, il se sert en nature quand c'est possible. Ces couillons de la délégation de l'Union européenne, avec leurs costumes cravates et leurs lunettes sans monture, appellent ça de la « corruption ». Non, non, non. Ils n'y connaissent rien à rien. Savoir fermer les yeux et ouvrir la main de temps en temps, ce n'est pas ça la corruption. Ou bien juste une version superlight qui permet à peine de boucler les fins de mois. La corruption, ce sont les milliards engloutis dans les poches des ministres, des présidents,

des chefs du Parlement, des chefs de partis. C'étaient eux, les superstars du siphonnage de l'argent public, pas lui. Il y a vingt ans, au moment où le Liban fêtait dans l'allégresse l'inscription au *Guinness Book* du plus grand plat de *tabboulé* du monde – ou était-ce le plus grand *hommos*, Marwan ne s'en souvient plus très bien –, il avait lu que son pays détenait surtout le record du kilomètre d'autoroute le plus cher de la planète Terre. Tout ça grâce aux surfacturations et aux miraculeux tours de passe-passe mis en place par des entrepreneurs syriens bien placés au Liban, à l'ombre de leurs protecteurs libanais eux-mêmes protégés par les caïds de Damas. La plupart du temps, le nom de Nabih Berri, le chef du Parlement et patron du Mouvement Amal, revenait dans la boucle des pires coups tordus. Elle est là, la corruption, la vraie, dans la poche des ex-chefs de milices devenues partis politiques. Pas dans la sienne. Les hommes comme Marwan n'en voient jamais la couleur. Eux ne sont préposés qu'à protéger le système en place. Il serait peut-être temps que cela cesse.

De la pile de dossiers qui se dresse fièrement à sa droite, Marwan tire une chemise verte abîmée et le numéro du *Nahar* de ce matin. Le quotidien arabophone fait son gros titre sur les rumeurs persistantes autour de la nomination du chef de l'armée, Joseph Aoun, pour prendre place sur le trône de la reine d'Angleterre au palais présidentiel de Baabda. Le précédent locataire – un autre Aoun, Michel celui-là – a quitté les lieux il y a onze mois de ça, après un mandat aussi interminable qu'inutile. Sauf pour son ego, lui qui n'avait fait que rêver du job de président, pourtant sans réel pouvoir, depuis

la fin de cette guerre qu'il avait perdue en octobre 1990, quand il avait fui le pays en pyjama, la queue entre les jambes. En laissant derrière lui ses soldats se faire débiter en rondelles par l'armée syrienne.

Marwan hésite, écarte le journal et pose devant lui l'épaisse pochette verte. Il doit relire les dépositions des trois accusées et des principaux témoins dans l'affaire des Lebanese Avengers, qu'il a auditionnés durant le week-end. Sans aucune envie de le faire. Soudain, le *coffee boy* passe près de lui, dépose un nouveau gobelet en carton sur son bureau et repart aussitôt, sautillant de bureau en bureau. Il y a encore des ballets millimétrés qui valent le détour dans ce pays, se réjouit l'inspecteur. Marwan le regarde faire du coin de l'œil un instant, puis décide de se concentrer. Mais n'y arrive pas.

Les doigts jouant avec son stylo à bille, il balaie du regard les deux cadres photos posés sur son bureau, à droite de la lampe qui grésille. Un portrait de cette petite effrontée de Maha, avec ses deux yeux gris, ceux d'avant l'explosion du port en août 2020. Trois ans déjà que sa fille ne voit plus que d'un œil depuis qu'un éclat de la baie vitrée de l'appartement familial a décidé de lui ôter la moitié du paysage. Dans le deuxième cadre trône la photographie préférée de Marwan. Tirée sur un vieux papier Ilford, légèrement jauni. Deux petites bouilles d'enfants. Sa sœur et lui, enlacés dans la plus pure des tendresses. La photo doit dater de 1974, ou quelque chose comme ça. En arrière-plan, on reconnaît les bougainvilliers mauves et les jasmins blancs, dans la cour de la villa d'été de tante Laure, à Jezzine. Reem ne doit avoir que 5 ou 6 ans. Petite sœur de bonheur. Il ne l'a plus revue depuis le 18 septembre 1982.

Marwan sursaute. Ce matin, cela fait quarante et un ans, jour pour jour. Sa petite sœur avait succombé à ses blessures, victime anonyme de l'explosion de la rue Sassine qui avait emporté quatre jours plus tôt le président Bachir Gemayel et l'avenir incertain du pays. En représailles, quarante-huit heures plus tard, des miliciens chrétiens s'étaient déchaînés sur les réfugiés palestiniens des camps de Sabra et de Chatila, sous le regard satisfait et complice de l'armée israélienne et de ce charognard d'Ariel Sharon. Le massacre avait duré deux jours. Reem, elle, était morte sur son lit d'hôpital au moment où les armes s'étaient tues à Chatila. Elle s'était éteinte dans le pire des anonymats. Comme si elle n'avait jamais existé. Broyée par les mâchoires de l'Histoire. À l'époque, personne n'avait été jugé, mais tout le monde savait qui avait fait sauter l'immeuble où Gemayel tenait réunion. Des hommes du Parti Social Nationaliste Syrien, le *fucking* PSNS à la solde de la famille Assad à Damas et du projet de Grande Syrie. Et puis finalement, en 2017, un tribunal avait jugé par contumace Habib Chartouni et Nabil Alam pour l'assassinat du jeune président maronite. Mais Reem, elle, n'avait pas obtenu réparation. Et ne l'obtiendrait jamais. Elle n'avait même jamais été comptabilisée parmi les trente-trois victimes officielles de l'attentat à la bombe du 14 septembre 1982. Victime ignorée, il n'y a rien de pire.

– Mario, dans mon bureau ! hurle soudain le commissaire.

Lui seul l'appelle comme ça. L'inspecteur Khalil débloque son genou douloureux et se lève sans se

presser. Rien ne presse ce matin. Il ne lui reste officiellement qu'un trimestre de service à tirer avant d'encaisser ses maigres indemnités de fin de service. Pas de quoi vivre la vie de château à la sortie, c'est sûr. Sa « retraite » ne sera pas de tout repos, il le sait déjà. Il prendra quelques semaines pour se refaire une santé, il s'est juré de se remettre au sport pour être un peu plus en forme. Juste ce qu'il faut pour compenser tabac et vodka. Avant de devoir trouver un autre moyen de subsistance. Cela fait des mois qu'il y cogite, Marwan. Il lui faudra bien continuer de gagner sa croûte d'une manière ou d'une autre. Il s'étire, quitte son bureau en traînant la jambe, et toque à la porte entrouverte du patron.

– Assieds-toi, l'invite le commissaire Chakar. On a une nouvelle affaire. Je comptais envoyer Badreddine, mais il n'est pas là, ce fumier. Le commissariat de la rue Achrafieh a appelé. Ils ont un cadavre sur les bras, et ont des doutes *a priori*.

– Quel genre ?

– Une vieille dame.

– T'as quoi d'autre ?

– C'est le concierge qui les a prévenus, à cause de l'odeur et des asticots qui sont passés sous la porte et qui se baladent sur le palier.

– Charmant.

– Tiens, c'est l'adresse de l'immeuble, près de l'école Nazareth. Et le numéro du concierge. Un Syrien, précise Chivas en lui tendant un bout de son calepin déchiré de travers. Tu me fais ça rapidement, hein, ne perds pas ton temps là-dessus. C'est juste une vieille, ça ne doit pas être grand-chose. Ah au fait, c'est au 4^e étage. Désolé pour ton genou.

- Ta compassion me touche, ironise Marwan.
- Une dernière chose: tu vas prendre avec toi la petite nouvelle, là... L'inspectrice Ibtissam Abou Zeid.
- Oh non, ne me fais pas ce coup-là, se lamente Marwan. Sérieusement, j'ai passé l'âge de faire du baby-sitting... Et je n'ai aucune confiance en elle.
- Ne discute pas, fais ce que je te dis. Et puis dis-toi que c'est sympa! Que c'est comme dans les films américains: un vieux roublard comme toi et une petite jeune pétrie de naïveté. Vous irez très bien ensemble. En tout cas, il me la faut sur le terrain. Ordre d'en haut.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Une carte de Beyrouth et une chronologie de l'Histoire
du Liban sont disponibles en fin d'ouvrage.

Illustration :

© Layal Hury / www.leebellule.com

© Éditions Liana Levi, 2025

Couverture : D. Hoch

Photo : © David Hury

Cette édition électronique du livre *Beyrouth Forever* de David Hury
a été réalisée en janvier 2026
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1196-7)

ISBN ePDF : 979-10-349-1198-1